

Georges Froccia

M L S, Malentendu, Lacan et Seppuku

Le seppuku c'est l'acte d'éventrement que les guerriers japonais, bushis puis samouraïs pratiquaient. Cet acte est capable d'imposer silence au ressassement des paroles et d'établir un fait irréversible qui lui seul peut modifier une surdité, un impossible. Le seppuku est pris en considération par Lacan dans le séminaire III, Les psychoses. Mais ce qui m'a questionné, avant cette référence, dans cet acte d'une extrême violence, c'est la consistance que peuvent y présenter les nouages du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. Qu'en est-il également, dans l'organisation de ce RSI nippon, de sa culture qui a permis massivement et régulièrement la répétition du seppuku. Je le questionne, enfin, ce seppuku car il pointe là où la parole s'arrête et où le faire devient impérieux, il pointe, de ce fait, Lacan en fin de vie, Lacan devenu mutique qui se montre et s'expose avec ses bouts de ficelles utilisés pour organiser des nœuds borroméens et essaye par cette monstration d'atteindre un bout de Réel sans avoir recours au langage.

Le malentendu, c'est un texte de Jacques Lacan contenu dans son dernier séminaire de 1979-1980 qui s'intitule *Dissolution*. Dans ce séminaire, le terme de malentendu, Lacan le substitue à celui d'inconscient. *Le malentendu* c'est l'inconscient, il ne peut être dissipé et se doit d'être soutenu insiste Lacan. Le malentendu définit le fondement de la psychanalyse à partir duquel toute ramification doit se référer.

Lacan, c'est le guerrier qui défend le territoire du malentendu. Il explore les pistes de l'impossible et de l'inaccessible sans fléchir dans de quelconques concessions pouvant se proposer du côté d'une construction établie par le sens. De ce combat contre le fanatisme des vérités pour une exploration dynamique du malentendu, il en est pétri jusque dans son corps et dans son inconscient. Il le mènera, ce combat, jusqu'à sa mort.

Le seppuku, Le seppuku, c'est l'acte d'éventrement que les guerriers japonais, bushis puis samouraïs pratiquaient. Cet acte est capable d'imposer silence au ressassement des paroles et d'établir un fait irréversible qui lui seul peut modifier une surdité, un impossible. Le seppuku est pris en considération par Lacan dans le séminaire III, *Les psychoses*. Mais ce qui m'a questionné, avant cette référence, dans cet acte d'une extrême violence, c'est la consistance que peuvent y présenter les nouages du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. Qu'en est-il également, dans l'organisation de ce RSI nippon, de sa culture qui a permis massivement et régulièrement la répétition du

seppuku. Je le questionne, enfin, ce seppuku car il pointe là où la parole s'arrête et où le faire devient impérieux, il pointe, de ce fait, Lacan en fin de vie, Lacan devenu mutique qui se montre et s'expose avec ses bouts de ficelles utilisés pour organiser des nœuds borroméens et essaye par cette monstration d'atteindre un bout de Réel sans avoir recours au langage.

M. L S, LE MALENTENDU

« Au commencement était le verbe ; le verbe était avec Dieu. Il était au commencement avec Dieu ». C'est ainsi qu'est posée l'origine dans *L'évangile selon Saint Jean*. Lacan définit, pose et installe la psychanalyse fermement à côté de cette considération de l'origine. Dans *Le malentendu* il s'exprime ainsi : « Je ne dis pas que le verbe soit créateur. Je dis tout autre chose parce que ma pratique le comporte : je dis que le verbe est inconscient soit malentendu. »¹C'est dans l'espace du malentendu que la psychanalyse s'érige et a à faire : « exploiter le malentendu »². En présence de cette interrogation de l'origine qui ne peut avoir de réponse, en présence de ce vide, Lacan invente et pose le Réel, synonyme d'impossible et d'inaccessible. Il le pose en interaction, lié et imprégné de l'Imaginaire et du Symbolique, dans un espace qui peut se construire de symptômes, inhibitions, angoisses, il devient l'espace de la souffrance. À côté de cet espace de la souffrance, Lacan pose le Réel et imagine des lieux de nouage, de frottement et de coinçage qui se sont organisés au travers des générations.

Il nous enseigne effectivement que nous faisons partie du « bafouillage de nos ascendants »³. Ce bafouillage, il le développe dans *Le malentendu*. Il pointe le bafouillage des ascendants comme cause première de nos maux. Transmission de générations en générations de constructions inconscientes originées et inévitables par l'absence même de la connaissance de l'origine et l'impérieux besoin d'en résoudre l'énigme. Lacan continue : « Quant à la psychanalyse, son exploit, c'est d'exploiter le malentendu. Avec, au terme, une révélation qui est de fantasme. »⁴. Au terme de l'exploration, se trouve quelque chose, le fantasme et pas plus.

Cette piste de la recherche du fantasme comme celle de la recherche d'une éthique parfaite dans la culture japonaise, nous le verrons plus loin, ne permet pas certaines déviations qui mènent au sentiment d'impuissance et au ressentiment. Refus dans les deux systèmes de pensée, du renoncement, de l'acceptation de l'impuissance et du ressentiment.

Je pense à d'autres formes de pensée qui proposent un désir de la prospection dans une sorte d'amour de la destinée, « *Un amor fati* », je pense à Nietzsche qui, dans *La généalogie de la morale*, évoque une morale d'esclave constituée par le ressentiment. Je pense également à l'absurde où il y a cet évitement, un profond rejet du ressentiment, pas d'animosité, pas de rancune, un déterminisme sans faille. Albert Camus démarre son roman, *L'étranger*, par la phrase, « *maman est morte ce matin* », ce qui d'entrée donne une tonalité inattendue aux propos de ce fils qui n'a ni les mots ni les attitudes du deuil qui font partie des constructions culturelles. Les canaux habituels du deuil sont détournés. L'absurde dans l'œuvre de Camus et « l'amor fati » chez Nietzsche se développent dans une mise à l'écart de la question de l'origine.

Le malentendu, est aussi le titre d'une pièce de théâtre d'Albert

1 Jacques Lacan, *Dissolution, Le malentendu*, Juin 1980, site internet gaogoa.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

Camus. Elle date de 1944. On y rencontre une mère et sa fille qui tiennent un hôtel. Elles détraoussent et dépouillent les clients. Plusieurs livres et films développent le même thème à partir d'un fait divers qui s'est déroulé en 1831 dans une auberge qui s'appelle l'auberge de Peyrebeille. Elles tuent, cette mère et cette fille, par malentendu, le fils parti vingt ans plus tôt et qui est revenu incognito, se faisant passer pour un client. La psychanalyse permettrait, une exploration vers un dire de l'inconscient, un acte manqué à trois, celui de la sœur, celui de la mère, celui de ce fils qui vient vingt ans après, pour rencontrer sa mort. Le malentendu apparent, celui qui fait que la mère et la sœur tuent le fils et le frère sans le savoir, voile et révèle un fantasme inscrit dans l'inconscient, dans le malentendu lacanien. Ainsi Lacan déplace le regard de ce qui pourrait être vu comme absurde, la vie, la mort, tout ce qui est dissonant, tout ce qui est contraire et échappe à la logique, comme un voilement du fantasme. Dans l'essai philosophique, *Le mythe de Sisyphe*, Albert Camus écrira « *ce monde en lui-même n'est pas raisonnable, c'est tout ce qu'on peut en dire. Mais ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel raisonne au plus profond de l'homme.* ». L'absurde est une construction, une des conséquences des constructions pensées à partir de la raison, du sens donc qui en aucun cas ne peut répondre à ce qui est posé comme irrationnel. Irrationnel dont s'est emparée la religion.

M. L S, LACAN

Du sens et de la religion, Lacan s'en méfie et s'en écarte par-dessus tout puisqu'il travaille à partir de la mise à l'écart d'une ignorance, celle de la question fondamentale de l'origine. Il écrit dans *Les psychoses*, « *Dans la symbolique, rien n'explique la création ; Rien non plus n'explique qu'il faille que des êtres meurent pour que d'autres naissent.* »⁵

Freud avait démarré la construction de la psychanalyse à côté de quelque chose d'équivalent, la *Chose*, le *das Ding*, cet espace irrémédiablement inaccessible, un *objet absolu*, impossible à atteindre. Sur cet espace défini comme manquant, défaillant, insatisfaisant, la psychanalyse se construit et travaille avec la matière qu'offre le symbole contenu dans le langage. Ce symbole, tue cette *chose*, ce qui veut dire que c'est l'acceptation de l'impossible et l'acceptation du langage en tant qu'insatisfaisant que va pouvoir advenir le sujet. De ce fait, la *chose* freudienne, n'est jamais occultée, mais définitivement posée comme devant être répétitivement tuée, elle reste définie comme espace présent, incessant, sur lequel s'organise et se dresse à chaque fois le discours du sujet. Lacan va renforcer cette orientation. Inspiré par l'ouvrage *le tractatus logico-philosophicus* de Ludwig Wittgenstein datant de 1921 où ce qui ne peut pas se dire est défini comme un reste qui représente l'indicible, l'ineffable. Un reste qui s'oppose à ce qui pourrait être une vérité. Et c'est à partir de 1969 dans le séminaire, *L'envoers de la psychanalyse* que Lacan va l'interroger ce reste, cet ineffable, ce *pas tout* qui pose la question des limites. C'est en raison de cette absence de vérité que « *pour penser un discours psychanalytique il faut passer du dire au montrer c'est-à-dire inciter chaque sujet de l'auditoire, et Lacan lui-même, à faire des exercices qui ne relèvent plus du discours mais de la monstratation* »⁶.

Cet éclairage de la pratique psychanalytique va cheminer encore jusque dans *Le malentendu* exposé en 1980. Voici ce Lacan y dit de

⁵ Jacques Lacan, Le séminaire, livre III, *Les Psychoses*, page 202. Seuil, 1981.

⁶ Elisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, tome 2, page 565, Seuil, octobre 1986.

son séminaire qui se déploie depuis bientôt vingt sept ans « *Ce séminaire, je le tiens moins qu'il ne me tient. Est-ce par habitude qu'il me tient ? Sûrement pas, puisque c'est par le malentendu. Et il n'est pas prêt de finir, précisément parce que je ne m'y habitue pas, à ce malentendu. Je suis un traumatisé du malentendu. Comme je ne m'y fais pas, je me fatigue à le dissoudre. Et du coup, je le nourris. C'est ce qui s'appelle le séminaire perpétuel.* »⁷

Le séminaire perpétuel dit-il, expression incessante de son sujet de l'inconscient, son *sinthome*. Perpétuel donc, comme si ce Séminaire se situait au-delà de la mort et plaçait Lacan dans un ailleurs qui se trouverait dans le tourbillon des signifiants, là où se développe le sujet de l'inconscient, c'est à dire hors du temps. Lacan s'explique là-dessus déjà en 1955 dans le séminaire III, *les psychoses*, voici ce qu'il dit : « *Il y a en effet quelque chose de radicalement inassimilable au signifiant. C'est tout simplement l'existence singulière du sujet. Pourquoi est-il là ? D'où sort-il ? Que fait-il là ? Pourquoi va-t-il disparaître ? Le signifiant est incapable de lui donner la réponse, pour la bonne raison qu'il le met justement au-delà de la mort. Le signifiant le considère déjà comme mort, il l'immortalise par essence.* »⁸ La psychanalyse se déploie bien, comme cela a été avancé plus haut, dans un espace à côté du sens et de l'irrationalité, là où ne se pose pas la question de l'origine. Lacan, dans cette imprégnation aux signifiants n'accorde aucune concession à qui pourrait voiler ou boucher le Réel et ses complexes nouages avec Symbolique et Imaginaire et de brouiller aussi la piste du malentendu. Jusqu'à la fin de sa vie, il se comporte en guerrier qui défend le territoire de l'inconscient.

Un an et demi avant sa mort, il dissout son école et dans sa lettre de dissolution du 5 janvier 1980, il persiste, il « persévère »⁹, dit-il. Il revient et insiste sur l'intervalle de la parole que l'homme méconnaît et qui est premier, premier avant toute pensée. Il plante au milieu de son enseignement et de ses décisions son inconscient personnel, son intervalle privé qu'il repère sous le signifiant la « *dis-la solution* »¹⁰, au dit, *ex-siste* un dire, cette réponse concerne le dire de son inconscient à la crise que rencontre son école, *L'école Freudienne de psychanalyse*. La dissolution c'est la réponse dans l'action, c'est un acte issu de son inconscient et strictement de cela. La référence aux nœuds borroméens, si l'un se défait, les autres se libèrent, explicite cette réponse. S'en allant de l'école, Lacan libère tous ses membres. Aussi lorsqu'il montre que tout se défait avec le départ, le décrochage de l'un de ces nœuds, c'est son agonie personnelle qu'il explicite aussi. « *La mort du souverain s'annonce dans une langue borroméenne : néant, mutisme, enfermement silencieux dans un monastère topologique* » nous dit Élisabeth Roudinesco.¹¹ L'ensemble donc de la recherche lacanienne autour de « *restaurer le soc tranchant* »¹² de la vérité freudienne et d'assurer « *une critique assidue* »¹³ qui dénoncerait toutes déviations et compromissions à cette praxis qu'est la psychanalyse inventée par Freud s'avère être réponse de l'inconscient qui se démontre par un acte, et devient acte. Acte pour que le groupe et ses effets de groupe ne l'emportent pas sur le discours, que ce groupe ne devienne pas église et que la psychanalyse ne tourne pas à la religion. « *Parce que la religion c'est le gîte originel du sens.* »¹⁴, que le sens produit de la hiérarchie et conduit au dogmatisme, même s'il s'agit de la théorisation autour du signifiant.

« *Soit pour un travail, je l'ai dit - qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité (...) qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi. Objectif que je maintiens. C'est pourquoi je*

7 *Ibid.* Le malentendu.

8 Jacques Lacan, Le séminaire, livre III, *Les Psychoses*, page 202. Seuil, 1981.

9 Jacques Lacan, *Dissolution*, Lettre de dissolution, 5 janvier 1980. *Ibid.*

10 *Ibid.*

11 *Ibid.*, Histoire de la psychanalyse, page 568.

12 *Ibid.* Lettre de dissolution.

13 *Ibid.* Lettre de dissolution

14 Jacques Lacan, *Dissolution*, Monsieur A, 18 mars 1980. Site internet gaogoa.

15 *Ibid.* Lettre de dissolution.

dissous. »¹⁵

Enfin, les mathèmes, l'ensemble des formules lacaniennes sont là pour enseigner la psychanalyse en s'éloignant au plus loin du sens, pour réduire au maximum l'ineffable. Les nœuds borroméens qui représentent l'espace du langage, donnent à voir tout ce qui est construction dogmatique. Mathèmes et nœuds borroméens, deux recherches pour révéler et protéger ce fil d'Ariane vers l'inconscient, donner consistances nouvelles à ce fil et recadrer tout autre tissage parasite. Tel a été le combat incessant de Lacan.

M. L S, LE SEPPUKU

C'est l'exposition, KYOTO-TÔKYÔ, au Forum Grimaldi durant l'été 2010, il reste une trace de cette exposition dans l'ouvrage *Kyoto-Tôkyô, Des samouraïs aux mangas*¹⁶, qui m'a révélé une construction culturelle qui a massivement abouti dans le passé à un rapport au corps Réel, chairs, viscères, sang, humeurs, parties détachées de corps, sans appréhension ni censure aucune et parallèlement un rapport à la mort dénué de peur. Absence de l'œil de Caen, absence du sur moi construit par les monothéismes dans lesquels, « Dieu, seul souverain doit rester maître de la mort »¹⁷ D'autres systèmes autres que religieux, des systèmes politiques totalitaristes induisent le même schéma qui interdit la mort volontaire, on le retrouve avec Staline qui considère que l'homme, est « le capital le plus précieux »¹⁸. Dans la culture nipponne, poésie, sensualité, sexualité, valeurs, courage et cruauté se construisent et se dressent sans concessions et peuvent aboutir à cet acte extrême de s'ouvrir le ventre.

Cet acte, Yukio Mishima, écrivain, cinéaste, acteur nippon le commet en 1970 devant un groupe d'amis qui l'accompagnent et le soutiennent. Un journaliste de L'humanité, journal communiste, écrit, « manifestation de fanatisme mystique, aveugle, et un tantinet imbécile »¹⁹ Nous sommes loin de la réflexion de Lacan, nous le verrons plus loin, qui s'abstient de tout jugement et propose une exploration, celle de la structure. L'acte de Mishima peut être considéré comme l'aboutissement d'une importante œuvre littéraire appréciée et reconnue qui le laisse cependant fondamentalement insatisfait. Le langage est perçu comme insuffisant, les mots servent à tromper, dit-il et pour métamorphoser la réalité, il est nécessaire que l'écrivain soit un imposteur. Cette imposture ne lui suffira pas.

On entend dans cette recherche obstinée d'un principe qui permettrait par l'outil de la création de tenir quelque chose de cette réalité systématiquement inaccessible, une équivalence chez Lacan qui avec obstination préservera la praxis psychanalytique de toute déviation et mènera sa recherche jusqu'au mutisme et dans le mutisme. Il y a quelque chose d'équivalent chez les deux hommes qui défendent jusqu'au bout de leur vie une recherche et une éthique. La différence c'est que Lacan maintient la piste du malentendu, qui se situe dans la vie, champs illimités d'exploration à l'intérieur duquel peut se savourer la vie en tant que recherche sans fin.

Le point de départ du seppuku c'est l'armée japonaise, « Le seppuku fut de tradition dans la classe des guerriers du XIIIe au XIXe siècle »²⁰, il est éthique et rattaché à des valeurs et à des principes. « En se tuant, les chefs dérobaient à l'ennemi non certes sa victoire, mais bien son triomphe. Ils échappent aux pires humiliations, suivies d'une mort certaine »²¹

16 *Kyôto-Tôkyô*, éditions Xavier Barral/ Grimaldi Forum, 2010.

17 Maurice Pinguet, *La mort volontaire au Japon*, Gallimard, 1984. Page 16

18 *Ibid.*, Page 18.

19 *Ibid.*, Page 235.

20. *Ibid.*, Page 43.

21 *Ibid.*, Page 94.

Le maître, les seigneurs, devaient se conduire selon une éthique et l'obéissance aux ordres faisait partie de cette éthique. Désobéir était incompatible avec l'éthique mais le seppuku qui faisait suite à l'insubordination la rendait non seulement acceptable mais pouvait remettre en question l'ordonnance qui avait été proposée.

La complaisance n'avait aucune place dans cette société de guerrier pas plus que dans l'espace civil où le seppuku s'était également répandu. Il pouvait être envisagé lorsqu'il n'y avait pas de solutions considérées comme compatibles avec l'honneur et l'éthique. « *L'art de mourir à temps avait été tenu pour la plus belle preuve d'un courage raisonnable faisant front aux revers de la fortune et de la santé.* »²². Un homme ou une femme pouvait devenir au dernier moment un ou une héroïne. Cet acte avait le pouvoir de métamorphoser. On ne va pas en dire plus, c'est un vaste sujet.

22 *Ibid.*, Pinguet, Page 12.

Lacan, je le signalais plus haut, s'exprime à propos de cet acte, « *fixons les yeux, par exemple, dit-il sur cet acte qui est, lui sans ambiguïté, l'acte de s'ouvrir le ventre dans certaines conditions - ne dites pas hara-kiri, le nom est seppuku. Pourquoi font-ils ça ? Parce qu'ils croient que ça embête les autres, parce que dans la structure, c'est un acte qui se fait en l'honneur de quelque chose. Attendons, ne nous pressons pas avant de savoir, et repérons ceci, qu'un acte, un vrai acte, a toujours une part de structure, de concerner un réel qui n'est pas pris d'évidence* »²³ Nous y sommes, une part de structure, de concerner un réel, il s'agit de la structure mise en place à partir d'un réel qui va définir la relation à la question de l'origine et donc aboutir à l'acte. Un réel dit-il, ce qui désigne des réels et donc des constructions différentes de réel. C'est ici que le discours de Lacan sur RSI, la totale articulation à égalité des trois bouts de ficelles sans qu'il y ait prédominance de l'un sur les autres prend consistance. C'est la construction du langage qui se tisse simultanément avec l'imaginaire et le réel, la structure qui s'organise sans que puisse se définir une antériorité ou une suprématie.

23 Jacques Lacan, le séminaire, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 5 février 1964.

Essayons donc d'avancer quelques éléments qui pourraient nous éclairer dans l'élaboration de cette structure qui se retrouve à d'autres époques et dans d'autres circonstances.

Alors que les discours mentent, la sincérité devient une obsession. La solution entre l'apparence qui est fautive ou insatisfaisante et l'être, qui est impossible, c'est l'action. « *La règle veut, et la culture japonaise s'y soumet, que le malentendu des mots laisse enfin place aux preuves silencieuses : émois du corps, engagements décisifs de la volonté.* »²⁴ L'acte ne ment pas et le seppuku vient authentifier ce qui n'est pas pris en considération. De ce fait, l'individu est le résultat de ses actions, je suis ce que je fais. Le guerrier, et le japonais par extension pensent que c'est à lui seul qu'il appartient de décider qui il est en agissant. La mort n'est pas un objet de réflexion mais l'objet de la somme des actes de sa vie. Le japonais, par principe ne s'est jamais privé de la liberté de mourir. Rigueur, application, décision, détermination sont là pour accompagner la cruauté du seppuku.

24 *Ibid.*, Pinguet, page 186.

Il y a bien ici, dans cet éclairage du seppuku, le refus catégorique d'un manque. Aller chercher dans le Réel, aller provoquer le Réel dans ce que le corps renferme de Réel c'est l'audace illimitée que met en scène le Seppuku. Je cite Maurice Pinguet dans son ouvrage *La mort volontaire au Japon*, : « *Un moment vient où le rêveur venge son rêve : il s'y sacrifie* ».²⁵

25 *Ibid.*, Pinguet, Page 277.

26 *Ibid.*, Page 15

La liberté face à la vie et à la mort a été définie par les stoïciens, l'homme est toujours libre en tant que soi « *mais à condition, à condition d'implanter en soi-même un maître intime, le logos, dont tous les décrets devront être suivis. Voilà donc le maître imaginaire infiniment libre en son for intérieur, à la seule condition d'être à tout moment prêt à faire le sacrifice du corps auquel il est lié. La liberté du sage n'est absolue qu'à s'identifier à la liberté de mourir. La liberté de mourir a remplacé la liberté d'agir* »²⁶. Se définit ici la construction du grand Autre, d'un grand Autre, comme je le proposais plus haut, libéré de l'œil de Caen, libéré de l'œil des dieux du monothéisme et donc vide, ce Grand Autre, du sur moi spécifiquement occidental. Du coup, au Japon « *on peut se cacher dans la mort* » il est possible de réparer ses fautes en disparaissant dans cette mort.²⁷ Dans cette culture, il n'y a pas de crainte concernant un autre monde dangereux, il n'y pas d'enfer. Bien au contraire, la doctrine de *la terre pure*, issue de l'amidisme permet d'accéder au mieux, à la terre du Bouddha, où la lumière, la longévité et le bonheur sont tous infinis. Au pire, celui qui a échoué doit revenir parcourir une autre vie. Cette action nous dit Pinguet est « *comme Janus, tourné vers le passé qu'il rend irrémédiable, mais aussi vers le futur qu'il rend possible.* »²⁸

27 *Ibid.*, Page 51.

28 Maurice Pinguet, *La mort volontaire au Japon*, Gallimard, 1984. Page 12

29 *Ibid.*, Page 55.

Dans la construction de la personnalité japonaise, Pinguet insiste sur le sacrifice maternel qui laisse faire le jeune enfant et le pousse plus tard à se sentir obligé auprès de cette mère soumise et de développer un sentiment d'obligation étendu au groupe où la conscience du lien est fondamentale. Parallèlement est évoqué, la valorisation des comportements féminins de résignation, d'effacement et de sacrifice ainsi que le courage de se juger coupable qui est fortement apprécié. Pinguet dit « *Le surmoi japonais est dans la conscience du lien, le surmoi occidental dans la loi.* »²⁹ Pris dans ce lien et puisque le langage ment, l'acte sera la preuve de la consistance de ce lien s'il est remis en question ou à remettre en question. Pris dans ce surmoi du lien, en sa conscience et selon ses valeurs, si l'on doit s'affirmer contre le groupe, le seppuku en est le seul acte qui puisse affirmer et accompagner ses convictions.

Tenir jusqu'au bout une monstration pour que l'humain puisse accéder à une quiétude dynamique et ne point se ressentir coincé, on pense au coincement des nœuds borroméens, c'est ce qu'a proposé Lacan en soutenant l'impossible tout en maintenant l'exploration infinie de l'inconscient. Exploration qui peut divertir par l'effet de la cure psychanalytique, de la structure initiale. L'analysant, l'analysante peut être pris dans cette dynamique et devenir un chercheur, une chercheuse à vie, devenir à son tour analyste, pourquoi pas.

S'il existe des pistes de prospection concernant la mort volontaire ainsi que des hypothèses de structures qui favorisent la mise en acte, l'acte se travaille dans une dynamique de recherche et l'enfermer dans du sens c'est s'exposer à trouver un bouchon qui tient un semblant de vérité et arrête la dynamique de la recherche. Voici ce que dit Pinguet et cela s'adresse à tous : « *Le déficit que la mort ne cesse de proposer à la volonté peut s'assouplir, s'oublier. Mais s'il se réveille au gré des circonstances, le scandale du néant apparaît si tranchant, l'énigme de l'être si compacte, qu'un geste étrangement excessif illustre au mieux la souveraineté sans mesure de l'homme qui se donne la mort.* »³⁰

30 *Ibid.* Page 316.

Durant ce mois de janvier, en Tunisie, un vendeur de fruits et légumes s'est immolé. Abdelwahab Meddeb, écrivain, poète s'exprime

sur cet acte dans un article récent du *Nouvel Observateur*³¹. « *La révolte a débuté par le mode sacrificiel : le don de soi pour apporter le salut aux autres. C'est christique. Pourtant le suicide est considéré en islam comme une abomination, et Bouazizi est mort sans faire la moindre référence au djihad. Trois semaines après, la mère de Bouazizi a déclaré : « Mon fils n'est pas parti pour rien. » L'immolation par le feu renvoie à celle des bonzes opposés à la guerre du Vietnam et à celle de Jan Palach à Prague pour protester contre l'invasion soviétique. Le sacrifice de Bouazizi est une mort qui donne la vie. N'a-t-il pas permis à tout un peuple de briser le silence, d'exprimer le ressentiment et la colère qui étaient jusque-là intériorisés et contenus ? Bref, de dire sur la place publique l'horreur de la situation politique qui se disait uniquement à l'abri des murs de la maison. »*

³¹ *Le Nouvel observateur*, numéro 2411, du 20 au 26 janvier 2011, page 34.